

taires, des formations de compagnies. Cet hiver, les choses prennent des proportions vraiment gigantesques, on se croirait en plein camp: tout le monde veut entrer dans les rangs, et bientôt, le capitaine aura besoin de coadjuteurs pour transmettre ses ordres d'une extrémité à l'autre, car, malgré la force de ses poumons, il ne pourra pas se faire entendre de toute l'armée.

Chose curieuse, il n'y a pas de vie plus exempte de soucis, que la vie des camps, et nous en avons une preuve frappante. Nos soldats ont déjà cette allure dégagée, ce ton tranchant qui caractérise le cynisme militaire, et qui semble exclure les mille faiblesses de l'humaine nature.

Rien de plus grandiose que leurs exercices, surtout le soir. Ces cris de "quick march," "shoulder arm," "present arm" qui font retentir les échos de notre inexpugnable citadelle, ont quelque chose d'imposant, et presque de redoutable; tout naturellement, vous pensez aux héros de Châteauguay et de Carrillon. Remarque, cependant, qu'une circonstance enlève un peu de vraisemblance à l'illusion; c'est qu'ici, il faut traduire le mot *arm* par *bras*; car, hélas! ce sont là, avec leurs pieds, les seules armes dont disposent nos chevaliers.

Où a parlé, il y a quelque temps, d'une invasion possible des *féniens*. Qu'ils viennent! La patrie n'a rien à craindre. Des armes! c'est tout ce qu'il nous faut! Nos braves ne connaissent pas la peur, le danger ne fera qu'enflammer leur courage..... et alors..... malheur aux *féniens*!

Honneur aux fils de Montcalm.

LÉRIE.

Société Laval.

De ces deux faits: la découverte de l'imprimerie par Guttemberg et celle du Nouveau-Monde par Colomb, quel est celui qui a eu la plus grande influence sur la civilisation? telle est la question qui a été débattue devant les membres, à la dernière séance. M. C. Charland se lève tout d'abord et, dans un discours d'une lumineuse brièveté, nous démontre clair comme deux et deux font quatre, qu'un fait dont les résultats ont été de civiliser tout un peuple comme celui de l'Amérique, n'est pas comparable pour son influence sur la civilisation à une découverte dont les effets, après tout, sont plus ou moins secondaires. Pourtant M. P. Corrivault ne semble pas convaincu; il a peine à trouver dans cette démonstration une évidence mathématique. Aussi le voit-on attaquer sans merci les arguments de son adversaire, et les renverser d'un seul coup d'épée. C'est l'imprimerie, dit-il, qui a

amené la découverte du nouveau monde, grâce aux progrès qu'elle a fait faire aux sciences.—Voici qui devient embarrassant. Evidemment, les défenseurs du Nouveau-Monde, pris dans un pareil filet, n'ont plus qu'à demander grâce. Bagatelle que cela pour M. J. Bauset! L'arme qui paraît si redoutable entre les mains de M. Corrivault, il va la lui arracher, et s'en servir pour venger sa propre cause, et attaquer sans pitié celui qui, il n'y a qu'un instant, la brandissait victorieusement sur la tête de ses adversaires. Ce n'est pas le développement des sciences qui a amené la découverte du Nouveau-Monde, mais c'est cette découverte qui a donné l'élan aux progrès des sciences. Voilà assurément une *rétorsion* qui en vaut la peine; aussi pour la justifier, M. Bauset n'épargnera rien: la physique, l'astronomie, la géologie lui fourniront tour à tour des armes au besoin, et, s'il faut remonter à la création du monde, il n'hésitera pas à traverser 53 siècles pour nous faire voir comment la découverte du Nouveau-Monde a servi à confirmer les données de la Genèse sur la création. Il était difficile de revenir de la création sans faire au moins une pause au déluge, et la perspective de cet affreux cataclysme effrayait déjà quelques auditeurs. Heureusement pour eux, le cheval de bataille cavalièrement enfourché par M. E. Lapointe, avait bon jarret, et d'un seul bond, il nous a ramenés à la venue du Messie. Alors, se sentant sur un terrain ferme, le fier cavalier pique des deux et s'élance à fond de train sur ses ennemis, *il est*, les défenseurs du Nouveau-Monde. Ceux-ci fermement résolus à ne pas se laisser harceler impunément, font volte-face, et répondent aux attaques de leurs adversaires par d'autres attaques non moins sérieuses. Une horrible mêlée s'en suit: les lances se croisent, se brisent et volent en éclats; les cavaliers désarçonnés tombent et roulent dans la poussière, puis se relèvent et n'en reprennent la lutte qu'avec plus d'acharnement. Le combat en était là: les spectateurs anxieux se demandaient quelle en serait l'issue, lorsque la cloche vint mêler sa voix criarde aux mâles accents de l'éloquence...C'était la *trompette du jugement*. Le sort des combattants est aussitôt remis entre les mains de la Société Laval, et celle-ci, avec l'inflexible et cruelle impartialité qui caractérise ses décisions, se prononce en faveur de la découverte du Nouveau-Monde. La séance est levée à huit heures moins trois minutes.

TESTIS.

Premiers.

Mathématiques.

N. Auger. } Philo-sop'ie
E. Roy. }

T. Blé	Physique. Cité-métré plone
C. Arsenault	Rhétorique Thème latin
E. Plamondon	Seconde. Narration latine et Art poétique récit de mémoire
J. Simard, L. Richotte, E. Gingras, A. Rhéaume, P. Racl, L. Fortier, E. Valin, C. Roy, A. Michaud, A. Vaillancourt, E. Langelier, F.-X. Feuillault, O. Beaubien, A. Lefebvre, N. Picher, P. Bédard, A. Blouin,	Thème grec. Art poétique récit de mémoire
F. Rousseau	Méthode. Version latine
D. Brousseau J. Leclerc,	Sixième. Version latine Exercice français.
C. Morin, A. Simard,	Septième. Exercice français.
E. Faguy,	Eléments. Exercice français.

Discussion entre un pêcheur et un botaniste.

C'est un botaniste je crois, qui a dit le premier en parlant de la pêche: "C'est une occupation où une ligne terminée par deux imbéciles, dont l'un est un pêcheur et l'autre un poisson, joue le principal rôle."

Avait-il raison? Ou plutôt un pêcheur ne pourrait-il pas dire à son tour du botaniste: "C'est un maniaque qui passe sa vie à faire des collections de plantes veneneuses"? Nullement, et dans ce cas, ils auraient tort tous les deux.

Pendant, comme il y a des amateurs de la pêche et de la botanique parmi les lecteurs de *L'Abelle*, nous publions une discussion qui eut lieu entre un pêcheur et un botaniste.

Les deux personnages de la discussion étaient deux camarades de collège, qui après leurs études étaient allés demeurer dans un même village.

L'un, fou de la pêche, y passait tout son temps, l'autre, fou de la botanique, du matin au soir, parcourait les champs et les bois pour herboriser. Avec des goûts aussi différents, leur amitié se refroidit peu à peu, ils se fréquentèrent de moins en moins souvent, et ils ne se voyaient même plus depuis assez longtemps, quand un bon matin, ils se rencontrèrent au bord d'un lac solitaire.

Le pêcheur, la pipe à la bouche, assis sur le tronc d'un arbre renversé que baignaient les flots du lac, se livrait à son occupation favorite, tandis que le botaniste, le sac au côté et un scalpel à la main, herborisait sur le rivage où s'étalait aux regards, une luxuriante végétation.

Tout entier à ses recherches, il coupait, arrachait toutes les plantes curieuses qu'il rencontrait, quand il aperçut le pêcheur tout près de lui.

Le botaniste, qui avait une répugnance invincible pour la pêche, dit assez haut pour être entendu:

—Ah quelle sottise occupation que la pêche! Comment un homme raisonnable peut-il trouver du plaisir à guetter